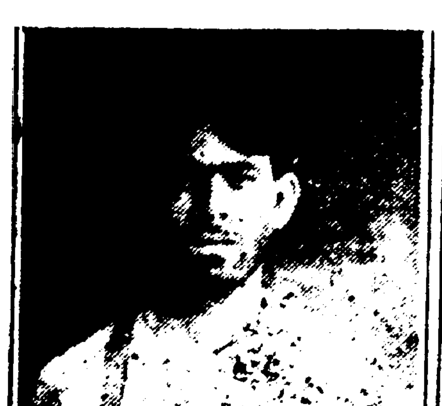
EXECUTION DE LEONARDO GEBBIA.

Hahnville, Lne. 16 juillet—Leonardo Gebbia, l'un des complices de l'enlèvement et de l'assassinat du petit Walter Lamana, a expié son crime sur la potence, cet après midi, à 12.45 heures, dans la cour de la prison de Hahnville, paroisse St-Charles.



LEONARDO GEBBIA.

Le condamné, quoique paraissant profondément abattu, a gravi sans défaillance les degrés de la potence et a fait bonne contenance pendant que le bourreau Johnson procédait aux préparatifs de l'exécution.

Jusqu'à la dernière minute Gebbia a énergiquement protesté de son innocence, affirmant qu'il expiait un crime commis par d'autres.

Il a suivi docilement les recommandations que lui faisait le bourreau sur la position qu'il devait garder pour faciliter l'exécution.

A 12:45 heures précises le bourreau, muni d'un couperet, a tranché les cordes qui retenaient la trappe de la potence et le corps de Gebbia a été lancé d'un bond dans l'éternité.

Quinze minutes plus tard les médecins qui assistaient à l'exécution constataient la mort due à la strangulation.

La corde avait été mal ajustée et a lentement étranglé le condamné sans lui rompre la colonne vertébrale. Gebbia a marché à la potence soutenu par deux députés-shérifs, par le shérif Madere et son fils Richard, geôlier de la prison. Une foule nombreuse qui n'avait pu trouver accès dans la prison était massée à l'extérieur d'où elle pouvait apercevoir le sommet de la potence.

Des cris divers se sont faits entendre lorsque le condamné a pénétré dans la cour et Gebbia a pâli. Il s'est rapidement remis et c'est avec calme qu'il a tendu le col pour permettre au bourreau d'ajuster le capuchon noir et le nœud coulant. Ses dernières paroles ont été: "Tout ce que j'ai à dire c'est que je n'ai pris aucune part au crime."

NICOLINA GEBBIA,
Condamnée à la réclusion perpétuelle.

Gebbia est mort après avoir reçu les consolations de la religion. Avant de monter sur la potence il a écouté avec recueillement les dernières recommandations que lui faisait le prêtre de la paroisse, le père Morret, recommandations qui lui ont donné la force d'affronter calmement la mort.

Il avait, jusqu'à ces jours derniers, obstinément refusé de recevoir un prêtre, espérant, malgré tout, qu'une commutation de sentence lui serait accordée à la dernière minute. Un télégramme qu'il avait envoyé mercredi au gouverneur Sanders—lui demandant un sursis sous prétexte qu'il avait d'importantes révélations à lui faire—était resté sans réponse.

Gebbia jugea que sa dernière chance lui échappait et consentit alors à recevoir la visite du prêtre.

Le père Morret dès lors avait passé de longues heures avec le condamné dont l'attitude changea rapidement et qui parut finalement se résigner à son sort.

La nuit dernière Gebbia avait causé calmement avec les députés shérifs chargés de le surveiller pendant la lugubre veillée. Il s'était retiré vers minuit et peu après s'endormit tranquillement.

Vers 2:30 il s'éveilla et alluma un cierge que lui avait laissé le père Morret, fit une courte prière, puis se rendormit de nouveau jusqu'au jour.

A 7 heures le père Morret lui administra la communion et dit la messe dans la chapelle de la prison. Le reste de la matinée s'écoula tranquillement pour le condamné, tantôt en conversation avec le prêtre qui l'exhortait toujours au calme, tantôt avec les députés-shérifs et les personnes présentes.

A 10 heures, M. Robert Rivarde le défenseur de Gebbia et de sa sœur Nicolina, se rendit à la prison.

IGNAZIO CAMPISCIANO,
Condamné à la réclusion perpétuelle

Le condamné immédiatement informé de sa présence déclara qu'il n'avait rien à lui dire, puis fit appeler le shérif Madere auquel il recommanda de ne pas autoriser M. Pierre Lamana à pénétrer dans la prison pour assister à l'exécution.

Le shérif promit de faire droit à cette requête et à son arrivée de la Nouvelle-Orléans, par le premier train du Texas-Pacific, M. Lamana se vit refuser l'accès de la prison sous prétexte que sa vue assombrirait la dernière minute du condamné et le porterait probablement à de regrettables actes de violence.

M. Lamana insista auprès du shérif, mais sans succès, et il dut à regret s'éloigner de la prison, abandonnant l'espoir de voir exécuter l'assassin de son enfant.

Gebbia semblait comprendre dans une même haine la famille Lamana et les nombreux reporters accourus à Hahnville pour assister à son exécution car à diverses reprises il pria le shérif de bien vouloir éloigner ces derniers et refusa obstinément de répondre à ceux qui tentaient de lui adresser la parole.

Jeudi après-midi, s'adressant au père Morret, il lui avait tenu ce propos: "Demandez aux reporters de ne pas venir près de moi. J'ai fait la paix avec Dieu et je marcherai à la mort sans haine dans le cœur. Je ne veux pas parler de l'affaire. J'ai peur si je commence à en parler avec des reporters de perdre tout contrôle sur moi-même et d'user le nom de Dieu en vain."

Gebbia avait profité de sa dernière journée sur terre pour écrire de nombreuses lettres à des parents et à des amis. L'une de ces missives, plus longue que les autres, était adressée à sa sœur Lena Gebbia, une fillette de quatorze ans, pensionnaire de l'Asile des Orphelins du Sacré Cœur à la Nouvelle Orléans.

Lena Gebbia, accompagnée de sa petite nièce Mariana, avait rendu visite à son frère mardi dernier dans la prison d'Hahnville.

L'entrevue du frère et de la sœur avait été des plus touchantes.

Avant de partir la jeune fille avait recommandé une dernière fois à son frère Leonardo d'accepter les secours de la religion et celui-ci, profondément ému, avait promis de le faire.

Le même jour Gebbia avait annoncé au shérif Madere qu'il désirait avoir un dernier entretien avec sa sœur Nicolina, actuellement au pénitencier de l'Etat à Baton Rouge. Le shérif avait répondu qu'il ne croyait pas pouvoir obtenir l'autorisation nécessaire, mais qu'il tenterait cependant d'adresser une requête à la Commission de Directeurs du pénitencier.

Cette réponse avait paru vivement désappointer Gebbia, mais en se rendant compte que sa requête ne pouvait lui être accordée, il en avait finalement pris son parti.

Jeudi après-midi Gebbia avait eu un entretien familier avec le bourreau Johnson, qui depuis quelques jours avait établi son quartier général dans la prison d'Hahnville afin d'y surveiller l'érection de la potence et les derniers préparatifs de l'exécution.

Johnson en est à sa quarante-unième exécution et se vante de son expérience en ces sortes de choses.

Gebbia lui demanda quelques détails sur la manière dont il serait pendu et lui recommanda de faire tout son possible pour abréger ses souffrances.

Johnson promit à Gebbia qu'il ne souffrirait pas s'il suivait docilement ses conseils. Il lui expliqua longuement la façon dont il placerait le nœud coulant: "La, à la base de la mâchoire, à gauche sous l'oreille." dit Johnson en indiquant l'endroit, "et si vous ne bougez pas cela ne vous fera aucun mal, votre cou sera rompu dans la chute."

Gebbia promit de faire ce que lui dirait le bourreau et l'entretien se termina sur ces mots du condamné: "Je ne veux pas être torturé."

Les détails du crime.

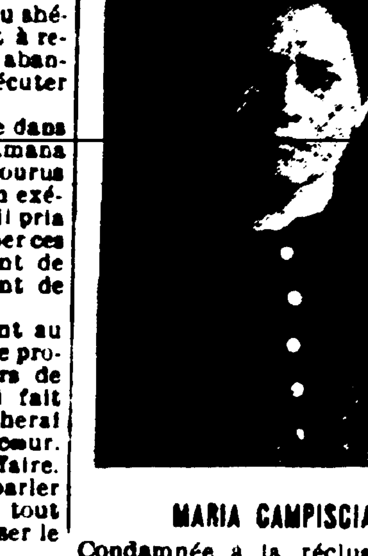
Le crime que Leonardo Gebbia a expié, hier sur la potence, remonte au 12 juin 1907.

Le 8 juin le petit Walter Lamana, un enfant de 10 ans, demeurant avec ses parents, rue St. Philippe 624, était enlevé en plein jour par quelques Italiens, apparemment affiliés à la "Main Noire". Le soir, à l'heure du dîner, l'absence du petit Walter fut remarquée et la famille Lamana commença aussitôt des recherches. Après une perquisition infructueuse dans le quartier la police fut prévenue et commença de son coté des recherches.

La disparition de Walter ne fut pas au premier abord attribuée à la Main Noire.

M. Lamana dirige un établissement de pompes funèbres. Il est à son aise, mais sans fortune personnelle et il ne vint à l'idée de personne que la Main Noire s'en prendrait à lui pour obtenir des fonds.

Les recherches se poursuivirent donc toute la première journée dans la direction du fleuve où l'on supposait que peut-être le petit Walter était tombé après s'être égaré.



MARIA CAMPISCIANO,
Condamnée à la réclusion perpétuelle.

Le soir du 9 juin, Nicolina Gebbia, la sœur de Leonardo, se rendit au domicile de Lamana et dit à la mère affligée de ne pas se tracasser, que son enfant avait été pris par de "méchants hommes" et qu'il lui serait rendu contre une somme d'argent.

Le 10 juin M. Lamana recevait en effet une lettre, fixant à 6.000 dollars la rançon du petit captif, et déclarant que si l'argent n'était pas versé à l'heure fixée, le corps de Walter serait retourné à ses parents déchiqueté.

Désespéré, M. Lamana demanda conseil à ses amis, qui prirent la lettre et la portèrent à l'inspecteur de police.

Cette lettre recommandait à M. Lamana de suivre la route de Baton Rouge jusqu'à Kenner, où il rencontrerait un homme qui lui ferait un signe convenu et auquel il remettrait l'argent. L'enfant serait alors immédiatement rendu à sa famille.

Lamana suivit ses directions, mais accompagné à distance par deux détectives néo-orléanais et par le shérif Marrero de la paroisse Jefferson. Ses actions et ses mouvements avaient été étroitement suivis par les complices des ravisseurs, et l'éveil ayant été donné ces derniers se tinrent sur leurs gardes et la tentative pour les surprendre échoua.

Dans l'intervalle l'enlèvement du petit Lamana faisait le sujet de toutes les conversations à la Nouvelle-Orléans, et le 12 au soir plusieurs milliers de citoyens s'assemblaient en mass-meeting d'indignation. Un comité de vigilance composé des principaux membres de la colonie italienne fut formé, et il fut résolu d'offrir une récompense élevée à celui qui mettrait la police sur les traces des coupables. De nouvelles recherches furent organisées et l'indignation populaire étant à son comble des menaces ouvertes furent proférées contre les individus soupçonnés d'avoir participé à l'enlèvement.

Leonardo Gebbia, pris de peur, s'enfuit à Ste-Rose, Lne, où le petit Walter était détenu en captivité dans la demeure de l'Italien Ignazio Campisciano, et déclara à ses complices qu'il était nécessaire de faire disparaître l'enfant.

Ce fut l'arrêt de mort de la malheureuse petite victime.

Il fut étranglé séance tenante et son corps placé dans un sac, fut déposé par Campisciano dans un marais du voisinage.

Les recherches de la police et divers indices relevés par le Comité de Vigilance, avaient finalement fait peser les soupçons sur Campisciano, et le 28 juin au soir, un samedi, sa demeure fut envahie par des agents de la force publique, qui commencèrent des perquisitions.

Se voyant découvert et sous le coup des menaces, Campisciano fit des aveux complets et dans la nuit noire, dirigea les agents à l'endroit où gisait, décomposé et en partie dévoré par les vautours, le corps de Walter Lamana.

La dépouille mortelle fut immédiatement enveloppée dans une toile et placée dans une caisse et les agents regagnèrent la Nouvelle-Orléans en emmenant prisonniers Campisciano et sa femme.

La nouvelle de la découverte du cadavre se répandit avec rapidité dans la ville et pendant quelques heures la surexcitation populaire fit craindre que les prisonniers et leurs complices présumés ne fûssent soumis à une justice sommaire.

Des précautions furent prises par les autorités et sur leur promesse que les coupables seraient promptement traduits devant la barre de la justice, le calme finit par se rétablir.

Après plusieurs interrogatoires serrés Campisciano et sa femme finirent par donner tous les détails du drame et les noms de leurs complices.

Les principaux coupables, Chico Luchessi, Tony Gendusa, Angelo Incarcatera et Stefano Monfre avaient pris la fuite immédiatement après l'assassinat et malgré des recherches opérées dans toutes les villes des Etats-Unis, ne furent jamais arrêtés.

Les autres complices, Tony Costa, Frank Gendusa et la famille Gebbia au grand complet, furent arrêtés, et leur procès fut fixé au 15 juillet 1907 à Hahnville, à l'exception de celui de Leonardo et de Nicolina Gebbia qui fut fixé à la session d'automne.

Les époux Campisciano, Costa et Gendusa furent condamnés aux travaux forcés, le jury les ayant reconnus coupables de meurtre sans application de la peine capitale.

Ce verdict, qui faisait échapper une partie des coupables à la potence, fut vivement critiqué dans tout l'état, et lorsqu'au mois de novembre suivant les Gebbia furent mis en jugement, les délibérations des jurés ne furent pas longues pour se mettre d'accord sur un verdict de meurtre au premier degré, entraînant la peine capitale.

Plusieurs pétitions ayant été envoyées au gouverneur Sanders, le priant de commuer la sentence de la femme Nicolina Gebbia, il y consentit le 16 juin dernier et la sœur de Leonardo fut immédiatement transférée au pénitencier d'Etat.

Le jury qui avait condamné les deux Gebbia était composé comme suit:

Joseph Cassaly, Jr., barbier à Luling.
Paul St Pierre, fermier à Bayou des Allemands.
John Harrel, économe de la plantation Elsimore.
Florian Henney, charpentier à Hahnville.
H. S Crosier, planteur à St-Charles.
J. H. Huertin, fermier à Hahnville.
Donatien Lorio, négociant.
Charles Toxler, fermier.
Norbert Schexnayder, négociant.
Joseph Lorio, mécanicien.
George Kuegler, Jr., planteur.
Edward Boudreaux.

MALARIA

Le récit d'une cure heureuse.

(Mme) Mabel Smith Dallas, écrit Fév 19 '9. PAM ALA m'a absolument guérie de la Malaria (Frissons et Fièvre). Depuis plusieurs mois j'ai vécu dans les marais de la Louisiane. Je n'ai jamais eu un jour de santé en six mois. La Malaria m'a tenue dans ses serres et les dernières sept semaines j'ai été retenue au lit. Dieu merci, grâce à Pam Ala, je suis aujourd'hui rendue à la santé."

PAM-ALA

Ne contient pas de quinine.
Dans toutes les pharmacies. $1.00 la bouteille.

CRAIGNAIT CHUTE DE CHEVEUX COMPLETE

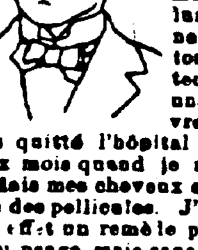
—o—

Cuir Chevelu Ecailleux depuis Quelque Temps—Cheveux Tombaient par Poignées Après Fièvre Typhoïde—Sont Maintenant

—o—

PLUS EPAIS QUE JAMAIS GRACE A CUTICURA

—o—



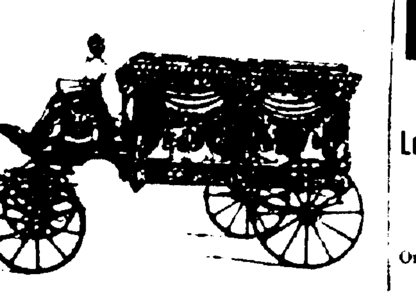
"Il y a environ deux ans j'eus le cuir chevelu couvert de peaux mortes plus épaisses que les pellicules ordinaires—bien que je lave toujours ma tête une fois par semaine. Je n'éprouvais ni démangeaison ni brûlure et mes cheveux ne paraissaient pas tomber. Mais peu de temps après j'eus une attaque de fièvre typhoïde et j'avais quitté l'hôpital depuis près de deux mois quand je m'aperçus que je perdais mes cheveux et que j'avais encore des pellicules. J'essayai sans aucun effet un remède pour cela. Je fis aussi usage mais sans plus de succès d'une préparation de quinine. J'ignore si c'était le résultat de la fièvre ou quelque maladie du cuir chevelu, mais j'avais réellement perdu tout espoir de conserver mes cheveux. Je pouvais les enlever par poignées de mon habit et ils devenaient si rares que je n'avais plus besoin de les peigner—de fait j'avais peur de le faire. Mon frère, qui s'était servi des Remèdes Cuticura avec satisfaction, me conseilla de les essayer. Après l'usage des deux Savons Cuticura et de près d'une boîte d'Onguent Cuticura il se produisit un changement surprenant. J'ai maintenant le cuir chevelu net et aussi sain que possible et les cheveux plus épais que jamais, alors qu'il y a six mois je m'étais fait à l'idée d'être chauve dans très peu de temps. Je ferai prendre ma photographie plus tard et je vous en enverrai une. William F Steese, 5812 Rue Broad, Pittsburg, Penn., 7 et 21 Mai, 1908.

En vente dans le monde entier. Potter Drug & Chem. Corp., Seuls Props., Boston, Mass.

☞ Expédié Gratis, Livret Cuticura sur les Maladies de la Peau.

JAMES BONNOT,

Successeur de JOHN BONNOT



Entrepreneur de pompes funèbres
No 623 RUE STE-ANNE
SALONS FUNEBRES.
Téléphone No 1043.

F. LAUDUMIEY, Président et Gérant. B. ADER, Vice-Président. EMILE ADER, Secrétaire.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd.,
Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs.

1108-1112 Rue Nd Remparts
PHONE { HEMLOCK.......... 408

PHONE HEMLOCK 282.
EMILE LABAT
(Autrefois Mme Veuve Jos. Ray)
Directeur de Pompes Funèbres et Embaumeur,
No 1306 AVENUE NORD REMPARTS
Près Esplanade.

Voitures pour Bals, Mariages, Promenades, etc. Enterrements faits des prix modiques. Ordres reçus par le téléphone à n'importe quel moment.
1er sept—1an

AVIS SPECIAL.

POSE DES COMPTEURS REQUISE.

Extrait du procès verbal de la Commission des Egouts et du Service d'Eau, 13 mai 1909.

"Sur motion dûment secondée, la résolution suivante a été adoptée:

"Il est résolu que dès que la Commission aura les fonds voulus provenant de la vente des nouveaux Bons d'Amélioration Publique, les connections permanentes d'eau ne seront permises qu'au moyen de compteurs pour tous les consommateurs là où sera possible la pose d'un compteur; et,

Que toutes les institutions publiques et consommateurs gratuits ou les consommateurs qui ont leurs taux de quelque façon [illegible] ou compliqués de lignes de protection contre l'incendie paieront les prix établis pour les compteurs conformément à l'échelle adoptée pour les taux de l'eau et les règles pour les dimensions du compteur installé. Tous les autres consommateurs auront l'option de payer le prix des compteurs conformément à l'échelle ci-devant établie ou de payer trimestriellement pour l'usage des compteurs une somme égale à 10 0/0 par an dudit prix selon la grandeur des compteurs.

F. S. SHIELDS, Secrétaire.
GEO. G. EARL, Surintendant Général.
17 juil—1f

Avis aux consommateurs de la Compagnie des Water Works de la Nouvelle-Orléans.

Extrait du procès verbal de la réunion spéciale de la Commission des Egouts et du Service d'eau, le 25 mai 1909.

Sur une motion, dûment secondée, la résolution suivante a été adoptée:

"IL EST EN OUTRE RÉSOLU qu'avis est par les présentes lignes donné à tous les consommateurs actuels qui ont la connection de leurs demeures faite avec les conduits de la Compagnie des Water Works de la Nouvelle-Orléans, que dès que la connection aura été faite avec les conduits du nouveau système à la ligne de leurs propriétés, incluant les compteurs nécessaires, ils seront requis de faire faire la connection avec leurs propriétés dans les VINGT JOURS, qui suivront lesdites connections afin que les connections existantes avec les conduits de la Compagnie des Water Works de la Nouvelle Orléans puissent être coupées".

F. S. SHIELDS, Secrétaire.
GEO. G. EARL, Surintendant général.
17 juil—1f

AMUSEMENTS.

White City

OLYMPIA OPERA COMPANY.
Lottie Kendall et une Compagnie de 35 Personnes.
CE SOIR.
LES CLOCHES DE CORNEVILLE.
Orchestre Complet. Prix 20 30 et [illegible]. Tableaux mouvants de 8 à 10 30 P. M. Sièges en vente au Magasin de Musique de Grunewald. Entrée à la porte 10c [illegible] le théâtre ou un voyage sur le [illegible] Carrousel.

WEST END Tous les Soirs
ORCHESTRE MILITAIRE DE [illegible]
NEAL ABEL
LOPEZ ET LOPEZ
DE HOLLIS ET VALERA
LES QUATRE FRERES [illegible]
KINODROME
Sièges réservés 10 sous, en vente d'avance au Magasin de Pianos de Junius Hart, 938 rue du Canal.
11 mai—

HOTEL ET RESTAURANT DU WEST END
T. TRANCHINA........................Prop.
Ouvert toute l'Année
Tous les Mets Délicats de la Saison bien Cuits et Soigneusement Servis.
PRIX RAISONNABLES.
19 mai—3m

10c--SHUBERT Spectacle Continu de 12:30 à 10:30 p. m. Chaque Jour.
Grand Divertissement de Tableaux
—DE—
O. T. CRAWFORD.
Changement de Tableaux les Dimanches et Jeudis.
Chaque Représentation dure Plus d'une heure.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.
Steamer NEW CAMELIA
Commençant le 15 Avril 1909
Partira de MILNEBURG à l'arrivée des trains du Dépôt Louisville et Nashville, à la tête de la rue du Canal.
Tous les jours (excepté les mercredis et dimanches) à l'arrivée du train de 4 h. p. m.
Au retour, quittera Madisonville tous les jours à 5 heures a. m.
L'eau et le temps le permettant.
$1.00 EXCURSIONS $1.00
Mandeville, Lewisburg, Madisonville, Pineland Park, dimanche et mercredi. A l'arrivée du train de 8 h. a. m.
Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à la tête de la rue Girod.
W. C. COYLE & CIE, Agents. No 337 rue Carondelet.
16avril—

SALLE DE BILLARDS DE MILLER
Parties entre Experts Tous les Soirs.
Tables nombreuses et les plus modernes aux Etats-Unis. Un établissement parfaitement tenu et des mieux fréquentés à la Nlle-Orléans.
116 Rue Royale; 117 Passage de la Bourse, près Canal.
J. MILLER, Propriétaire.

AVIS.

Aux membres de la Société Française et à ceux de la Société des Bouchers—A partir du 17 de ce mois je serai remplacé par le Dr. E. J. Mioton, bureau Maison Blanche, Phone M. 1178. Heures de 2 à 4 P. M.

J. LAUZANS, M. D.
16 juil—16 17

BUREAU DU SECRETAIRE DES ECOLES Publiques, Annexe de l'Hôtel de Ville, Quatrième Etage, Nouvelle Orléans, 6 juillet, 1909 — Des soumissions cachetées seront reçues à ce Bureau jusqu'au MERCREDI, 21 juillet 1909, à midi, pour les fournitures suivantes pour les Ecoles Publiques de cette ville, session 1909-1910, à savoir: (A) bois, charbon de terre et coke, (B) matières imprimées: livres, rapports, blancs, etc. Spécifications enregistrées auprès du secrétaire.

E. A. WILLIAMS, Secrétaire.
14 juil—5 f

PETITES ANNONCES.

A LOUER — Une idée pour un fleuriste; 8 lots de terre, une maison de 4 chambres et maisons de dépendance, coin des rues St Bernard et République.
11 juil—7f

---

sique, obscurcissaient le front de sa sœur. Il faisait de la critique d'art sous une forme inattendue: il ne s'occupait point de savoir si un tableau satisfaisait, ou non, aux lois de la perspective et du dessin; la justesse des tons même le laissait indifférent. Pour lui, un sujet était ou n'était pas "intelligent;" les personnages d'un tableau étaient ou n'étaient pas sympathiques.

—Tiens! disait-il à Hélène, tu vois cette grosse dame en robe lilas: eh bien, j'aimerais mieux mourir que de lui baiser seulement le bout des doigts! Quelle sale peinture! Comment peut on faire un portrait pareil!

Hélène feuilletait le catalogue:

—Mais pourtant, faisait-elle observer au fougueux critique, c'est de Sermeuil, un hors concours!

—La belle affaire! N'est-ce pas, mon vieil Arquerio? s'écria Antoine en s'adressant à un grand garçon brun, maigre, chevelu, qui restait en contemplation devant un fin paysage.

—Tiens, Antoine! bonjour! répondit Arquerio. Et apercevant Hélène, il s'inclina, comme il eût fait devant une reine.

Mlle de Gévriel rougit imperceptiblement en reconnaissant le jeune homme. Avec la grâce souveraine qu'elle apportait en toutes choses, elle lui tendit la main, en disant:

—Je suis très heureuse de vous rencontrer, monsieur.

Arquerio, à son tour, parut intimidé. Hélène continua:

—J'espère que vous allez mettre à la raison mon grand fou de frère, que toute cette peinture fait divaguer.

—Je te défends bien de me contredire! dit Antoine en riant. Pour divaguer, mon cher, je m'inspire de tes articles.

—Malheureux, fit Arquerio, tu les a lus?

—Nous les avons lus ensemble, monsieur! répondit Hélène. Je vous remercie pour tout le plaisir qu'ils nous ont procuré, et pour tout ce que j'y ai personnellement appris.

Arquerio s'inclina, visiblement ému, et trop délicat surtout pour répondre par une banalité au compliment qui le comblait de joie.

Il est nécessaire d'interrompre notre récit pour présenter au lecteur René Arquerio, homme de lettres, critique d'art et journaliste, arrivé depuis un an à peine à cette notoriété si difficile à acquérir, bien qu'elle ne franchisse par la zone du boulevard.

Arquerio, très répandu dans toutes les salles de rédaction, était le journaliste le plus mal connu de ses confrères qu'il y eut dans tout Paris. Il ne recevait personne chez lui; on ne lui connaissait pas de maîtresse, aucune liaison, même passagère. Aux questions indiscrètes, il ne répondait pas. On savait seulement, ou l'on croyait savoir, qu'il venait de la province, du Midi sans doute, d'après le nom sonore auquel il avait fait si vite une célébrité. C'était, d'ailleurs, un maître écrivain, la plume alerte et parfois cruelle, mais toujours courtoise. Dans son style comme dans ses manières, il y avait une distinction vraiment aristocratique: ce journaliste, toujours vêtu avec une extrême recherche — c'est-à-dire avec une discrétion absolue—allait beaucoup dans le monde, et un observateur eût été surpris de voir avec quelle sûreté, quelle aisance, quel tact parfait, ce provincial frais débarqué à Paris, évoluait dans les salons où tant de pièges se dissimulent sous tant de sourires. Par quel mystère les portes les plus fermées s'ouvraient elles devant lui?—D'où venait cet Arquerio? —Mais personne ne s'était risqué à le lui demander en face, car le jeune homme serviable au possible, le meilleur camarade de la terre, avait une façon de regarder les intrus qui les rendait soudain non seulement discrets, mais silencieux; non seulement silencieux, mais pleins de déférence.

René Arquerio avait son couvert mis deux fois par semaine chez la duchesse de Lormée, cette délicieuse vieille femme qui continue, avec tant d'esprit, les traditions d'une société disparue au faubourg Saint-Germain. Elle témoignait au jeune journaliste, en toute occasion, la plus vive amitié. Naturellement, cela avait intrigué. Les habiles questionneuses n'avaient point manqué, mais Mme de Lormée, sans se dérober à ces interrogatoires, ne répondait que ce qu'elle voulait bien. On savait donc qu'autrefois elle avait beaucoup connu la mère d'Arquerio, et qu'elle reportait maintenant sur le fils la vive affection qu'elle éprouvait pour son amie d'enfance. Les curieux et les curieuses, obligés de se contenter de renseignements sommaires, n'avaient pas insisté; la situation faite était désormais acceptée partout, car dans le Paris mondain on ne s'attarde pas longtemps à creuser le même mystère.

Antoine de Gévriel et Arquerio s'étaient connus au Quartier Latin et une vive amitié n'avait pas tardé à s'établir entre les deux jeunes gens, bien que Arquerio, frisant la trentaine, fût pour Antoine un compagnon singulièrement sérieux. Peut être même cette gravité spirituelle avait elle déterminé d'abord la sympathie d'Antoine dont la nature ardente et mobile subissait vite l'influence des caractères fortement trempés.

Ils s'étaient revus dans les mêmes salons et vivaient en réalité dans la même atmosphère. Arquerio venait parfois aux soirées de Mme de Gévriel. Mais il s'arrangeait toujours pour que son nom ne parût point dans les journaux qui donnaient la liste des invités. Antoine s'étonnait de cette modestie. Arquerio se contentait de sourire.

—Je ne suis qu'un pauvre diable d'écrivain! disait il. Je serais ridicule si je laissais faire une telle réclame autour de mon nom.

—Mais ce nom, fit Antoine, est extraordinairement sonore et romantique! Arquerio! Ça ferait si bien dans les échos mondains! Arquerio! on dirait un pseudonyme!

—C'est bien mon nom, cependant, répliqua sèchement le journaliste avec une vivacité singulière. Et comme il paraissait fâché, Antoine n'avait pas osé revenir sur ce sujet auquel il n'attachait d'ailleurs aucune importance.

Arquerio était ce qu'en 1860 on appelait encore "un cavalier accompli". Il avait le pied cambré, la main petite, une taille un peu au-dessus de la moyenne. Ses cheveux légèrement bouclés, sa fine barbe frisée, son nez fin et droit, le faisaient ressembler à Alphonse Daudet jeune, mais un Alphonse Daudet sans myopie, car les yeux d'Arquerio étincelaient de lumière. Un causeur brillant! Non, mieux que cela: il possédait cette éloquence des timides qui ne sont vraiment eux-mêmes que dans une ambiance de sympathie. Il faut croire que c'était le cas, avec Antoine et Hélène; celle-ci prenait à écouter Arquerio un plaisir évident, et lui donnait la réplique avec une verve joyeuse dont Antoine fut étonné.

—Eh bien, ma petite sœur, dit Antoine, usant de cette gouaillerie taquine qui lui était habituelle, je ne t'aurais pas supposée capable de te plaire autant devant trois kilomètres de peinture!

—M. Arquerio fait aimer les choses dont il parle! répondit Hélène.

Le jeune journaliste, qui avait la riposte si prompte quand on essayait de lui décocher quelque impertinence, demeura tout décontenancé devant ce compliment. Il allait balbutier lamentablement une réponse maladroite, quand un incident vint le tirer d'embarras.

Un jeune homme venait d'entrer dans la salle, l'air très affairé, regardant de tous côtés, comme s'il cherchait quelqu'un qui devait se trouver là.

Dès qu'il aperçut Arquerio, il se précipita littéralement sur lui.

—Bonjour, mon vieux! s'écria-t-il. Dis-moi, tu n'as pas rencontré Persignal? — Il doit être ici, et il faut absolument que je mette la main dessus.

—Qui ça, Persignal? demanda Arquerio.

—Mon chef de service... C'est vrai que toi, tu n'es pas dans la rubrique des informations.

—En effet, dit Arquerio en souriant: je ne connais pas tous les rédacteurs de notre journal commun. Eh bien, mon cher Coureau, je n'ai pas vu le moindre Persignal.

—Oh! quel dommage reprit Coureau. Figure toi que j'ai un tuyau épatant pour lui. Un beau crime, tout ce qu'il y a de plus truffé. Je voudrais qu'il me charge de suivre l'affaire; il y a dès aujourd'hui trois cents lignes à faire là-dessus!

—Ah! fit distraitement Arquerio, par pure politesse: qu'est ce donc?

—C'est un cambriolage de toute beauté, répondit Coureau: dix millions volés dans un coffre-fort!

Antoine et Hélène s'étaient rapprochés et écoutaient presque intéressés.

—Où cela? — dit Antoine.

—Chez un marquis, reprit Coureau, avenue Henri-Martin. Il paraît qu'il veut se suicider. Je viens d'avoir la nouvelle toute fraîche à la Préfecture de police. Où diable est donc cet animal de Persignal, qui m'avait donné rendez-vous ici?

—Un marquis? avenue Henri-Martin! s'écria Hélène toute pâle.

—Oui, mademoiselle, répondit Coureau, tout fier de son effet. Un ancien diplomate, M. de Chevrel.... Griel, je ne sais pas très bien. Mais....

—Tais-toi donc, imbécile! dit furieusement Arquerio.

A continuer